

Introduction

Cet ouvrage se veut une introduction à un champ d'étude jusqu'à présent relativement négligé par la recherche universitaire : la littérature française de captivité de la Seconde Guerre mondiale¹. Il se concentre sur une dizaine de récits exemplaires et entend exposer une certaine diversité des gestes d'écriture, de 1940 à 1953. On y trouvera donc aussi bien des récits célèbres qu'inconnus, écrits par des écrivains professionnels ou amateurs, pétris d'idéologie ou tentant de se dégager de toute influence de l'époque, des œuvres proprement littéraires comme de simples témoignages.

Je désigne par *captivité* une réalité bien particulière de la Seconde Guerre mondiale : la capture, le transfert et l'internement (dans des camps en France puis en Allemagne – stalags, oflags – où s'effectua une répartition des soldats dans 80 000 kommandos de travail), d'un million et demi de soldats français, officiers et hommes de troupe, d'active ou de réserve, de juin 1940 à mai 1945. Cette captivité fut une captivité de guerre, c'est-à-dire qu'elle fut inscrite dans une tradition militaire qui donnait au vainqueur le droit d'interner les vaincus d'une bataille qu'il avait gagnée. Elle fut la suite logique, sinon nécessaire, de la défaite française de 1940. En tant que phénomène prévisible de guerre, la captivité bénéficia d'une réglementation, assurée par la convention de Genève de 1929. La captivité de 1940-1945 eut, dans son principe du moins, des précédents : il y eut entre 1914 et 1918 notamment, des prisonniers de guerre français en Allemagne. Mais dans ses effets, et dans les significations qu'on peut lui attacher, elle fut un phénomène nouveau, que je tenterai de déplier au travers de l'étude des récits qui en furent faits.

Il convient de différencier la captivité de ce qu'on appelle couramment *la déportation* – celle-ci désignant aujourd'hui autant la déportation raciale (Juifs, Tsiganes) que

1. Il existe deux thèses d'Histoire contemporaine, qui utilisent le matériau textuel issu de la captivité, mais n'en étudient pas pour autant les enjeux littéraires. Jean-Bernard MOREAU, *Attitudes, moral et opinions des officiers français prisonniers de guerre en Allemagne (1940-1945)*, thèse d'histoire, Université Paris IV, soutenue en 2000, est remarquable de clarté et de précision. Il complète et renouvelle le travail effectué par Yves Durand dans *La captivité : histoire des prisonniers de guerre français, 1939-1945* (Paris, F.N.C.P.G.-C.A.T.M., 1981). La thèse d'histoire d'Évelyne Gayme (*L'image des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale : 1940-2000*, Jean-Jacques BECKER (dir.), université Paris X, 2002) fait plus explicitement référence aux récits de captivité, mais s'en sert plus comme documents historiques que comme œuvres textuelles. Deux travaux universitaires étudient plus spécifiquement la dimension littéraire de ces récits : Delphine CHENAUVIER, *Les récits de captivité des prisonniers de guerre français de la Seconde Guerre mondiale 1944-1947*, mémoire de D.E.A., Michel Murat (dir.), université Paris IV, 2003-2004, et Audrey PELLETRAT DE BORDE, *Les récits de prisonniers de guerre de la Seconde Guerre mondiale*, mémoire de Maîtrise d'Histoire contemporaine, Université de Franche-Comté, 2002-2003. Enfin, dans son ouvrage *Mots de l'enfermement. Clôtures et silences : lexique et rhétorique de la douleur et du néant* (L'Harmattan Italia, coll. « Imagini e Prospective », 2012), René Corona reprend quelques analyses de la présente thèse et étudie en détail les textes de Georges Hyvernaud, Henri Calet, Raymond Guérin et Alexandre Vialatte.

politique (communistes, opposants), ou bien encore la déportation des « asociaux » (homosexuels), des handicapés (programme T4), des « droit commun », des « rafés », des « otages ». Cependant, malgré de fondamentales différences de fonctionnement, de but et d'effets entre la captivité et ces déportations, il convient également d'inscrire celle-là dans le système concentrationnaire nazi, dont elle fut une modalité non négligeable.



Cet ouvrage file, de tout son long, une métaphore : celle de la digestion. La captivité y est présentée comme une expérience vécue par un corps collectif (les soldats français) qui cherche à en tirer profit, par la pensée, l'écriture, l'action.

Digérer un événement, c'est prendre de lui ce qui pourrait nous nourrir, nous fortifier. Mais c'est aussi expulser, dans un reste indigne de nous, ce qui nous paraît incompatible avec notre identité. Digérer l'événement, c'est donc avant tout séparer le bon grain de l'ivraie. Mais digérer la captivité n'est pas qu'une question de volonté ; il faut faire avec une certaine puissance propre de l'événement, qui imprime tout son poids à notre corps, malgré notre volonté. La captivité a pesé, lourdement, sur ces hommes faits prisonniers en 1940, et par ce poids elle a fait naître en eux des pensées, des paroles et des gestes qu'ils n'avaient pas forcément désirés. L'événement a métamorphosé ces hommes, les a rendus autres que ceux qu'ils étaient avant la guerre. Face à ce changement d'identité, les différents récits ne réagissent pas de la même manière : de la négation totale à l'acceptation totale, il y a tout un *spectre*, un ensemble de tactiques plus ou moins efficaces, plus ou moins marquées idéologiquement, plus ou moins conscientes, qui ont permis aux captifs de se défaire de la défaite de 1940. La présente étude, faite soixante-dix ans après les faits, se donne pour objectif de recueillir avec bienveillance les traces, dignes et indignes, de cette digestion de la captivité par les récits.